

Un homme comme les autres

Je m'appelle Guillaume, j'ai trente ans.

Je suis dans le noir, je suis seul dans mon lit, j'ai froid.

J'ai une migraine terrible. Ma tête explose. Comme du popcorn.

Je vois un fil de lumière qui fait des trous dans les volets : c'est le matin, déjà.

J'entends des oiseaux chanter, des voitures passent, des devantures s'ouvrent : le train-train quotidien ne va pas tarder. Ça ne va pas tarder, oui, à se lever, à remuer, à montrer le bout de son nez partout, dans tous les sens.

Je pense à tous ces gens que les portes vont vomir, qui vont sortir, encore et encore, et inonder les rues, les gares et les transports, les uns à la suite des autres, en même temps, en marchant, en courant, bien ou mal habillés, fatigués, sérieux, malheureux ou motivés et ça me donne la nausée.

Le pire, c'est les rires. Les gens qui rient le matin. Je me sens insulté. J'ai envie de les tuer. Tous. Moi, je n'ai pas de raison de rire le matin. Ce n'est pas faute d'avoir cherché. Ça me fait mal au cœur à chaque fois, comme un galet sur la poitrine. J'ai quand

même essayé de rire tout seul en écoutant des blagues à la radio, ou même dans le silence à gorge déployée sur le lit, devant la kitchenette ou devant le miroir, mais ce n'est pas pareil. Ce n'est pas naturel. J'ai vite arrêté. C'est encore plus pathétique que quand on pleure.

Je tremble et j'ai les pieds gelés. Il fait froid. Trop froid. Je ne sais pas d'où ça vient. Le chauffage est au maximum pourtant. Bizarre.

Je n'ai pas le choix : je me suis mis entièrement sous deux grosses couettes. Ça sent mauvais. Ça dépasse de mon canapé-lit, largement. Ça s'étale sur le sol et ça prend la poussière. D'ailleurs, il faudrait que je passe un coup de balai quand même, ça commence à faire long. Bref. Je n'ai pas dormi. Pas du tout. J'ai juste fermé les yeux : j'ai essayé de me faire croire que j'avais dormi, même un peu, quelques minutes au moins, mais c'était faux, totalement faux. Tant qu'on sait qu'on ne dort pas, c'est qu'on ne dort pas, point, ce n'est pas la peine de faire tout ce cinéma pour se berner, ça ne prend jamais. Les somnifères n'ont pas fait effet. Pourtant, d'après la date sur le paquet, ce n'est pas encore périmé. D'habitude ça marche. Je ne comprends pas. Étrange. Peut-être que j'en ai trop pris et que ça ne me fait plus rien. Possible. C'est même probable. Tant pis, je trouverai autre chose. Ça ne pouvait pas durer comme ça éternellement de toute façon.

Il est quatre heures.

Je suis agacé. En fait, je suis même en colère, oui. J'ai passé la nuit à me tortiller dans tous les sens, à jeter les couvertures pour les reprendre après, à changer d'oreiller, de position, sur le dos, sur le ventre, côté droit, côté gauche, puis j'ai voulu crier : j'ai mis la tête dans mes mains, j'ai ouvert la bouche et j'ai laissé tomber. Je suis resté là, seul, tout seul, à regarder un plafond que je voyais à peine, comme un con. Je mourais d'ennui. Je m'en

voulais de ne pas arriver à dormir, j'avais tout tenté : compter les moutons, faire le vide dans ma tête, me détendre, respirer, lire un truc chiant, rien ne marchait, j'aurais pu en profiter pour me lever, faire quelque chose, n'importe quoi, par exemple, quelque chose de constructif, que j'avais envie de faire, ou, encore mieux, ce que je devrais faire. Mais que je ne faisais jamais, ce que je n'arrête pas de repousser en me disant que je le ferai quand j'aurai du temps : j'aime ce que je fais quand je ne le fais pas.

En fait, je n'en avais pas du tout envie : toujours optimiser son temps pour faire du rendement, pour être efficace, je n'ai jamais pu m'y faire. La nuit, c'est fait pour dormir. Alors moi je préfère passer mon temps à essayer de dormir, quitte à m'acharner, au lieu de faire autre chose. Je me suis presque assoupi pendant une heure. Je crois même que j'ai rêvé. Je ne sais plus de quoi.

J'ai entendu des bruits gênants de l'autre côté. Ça ressemblait à des gémissements. Je crois que mes voisins faisaient l'amour. J'ai tourné le dos au mur parce que je pensais que je les entendrai moins, mais non. Et depuis je n'ai pas bougé.

En face de moi, il y a toujours cette place vide et cet oreiller blanc sans pli, trop propre. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu une tête dessus.

La dernière, c'était Sarah, une petite brune très gentille et si jolie. On s'est rencontré dans une soirée-boulot où je ne connaissais personne à part deux ou trois collègues. Je ne me faisais pas d'illusion : j'étais simple, je n'étais pas bon, mais je n'étais pas mauvais non plus, juste dans la moyenne. Un peu passe-partout. Bref, un homme comme les autres. Je ne pouvais pas décoller mon visage d'elle et elle l'avait vu, alors elle est venue me parler et ça m'a donné du courage. Je ne lui plaisais pas tant que ça, elle m'avait dit, mais elle avait bien voulu essayer et elle avait essayé longtemps : deux, trois, quatre semaines en faisant de son mieux, en étant ci, en faisant ça, en me demandant

d'être comme ci, de faire plutôt comme ça, j'y mettais toute ma bonne volonté moi aussi, mais ça s'était arrêté là. Il n'y avait pas l'étincelle, qu'elle m'avait dit. La dernière fois que je l'ai vue, elle se levait justement de ce côté pour se rhabiller et remettre ses talons tellement hauts que je me demandais comme elle faisait pour marcher dedans. Je sentais que ça lui faisait mal à elle aussi de ne pas réussir à m'aimer. Une fois prête à partir, elle s'est penchée sur moi, elle a pris mon cou dans ses mains et elle m'a souri en me regardant droit dans les yeux avec les siens qui pleuraient. Elle m'a donné un baiser très tendre et bien chaud sur le front, bien long aussi, avec les deux lèvres bien serrées entre elles et bien posées. Je sentais ses larmes sur ma tête. Elles étaient chaudes elles aussi. Sa bouche s'est décollée, j'ai entendu des pas de soldat et la porte a claqué. Chaque fois que je vois cette moitié froide et vide, c'est ce même sourire que je vois, cette fille si gentille et si jolie qui s'appelait Sarah et ça aussi ça me fait mal comme un galet sur la poitrine.

Je suis toujours allongé, perdu. Immobile. J'attends. Je ne bouge plus, mais dans mon crâne ça turbine : ça cogite, ça psychote, ça tricote et ça radote comme un disque rayé, en roue libre. Le vide sans doute. Je n'ai pas la force de me mentir, je n'ai pas la force de me faire croire que je ne suis pas seul. Que je ne me sens pas seul à en crever, que je n'en ai rien à faire d'avoir quelqu'un dans mon lit, sur l'autre oreiller, que Sarah revienne ou non et qu'on rigole nous aussi, dès le matin et pour de vrai cette fois. Tout bourdonne à l'intérieur. Ça me rend faible, ça me fatigue. Ça tourne encore et encore, et j'ai toujours mal à la tête, toujours un peu plus.

Je ferme les yeux et je sens que je me relâche, quelque chose commence à partir sous le poids du sommeil. C'est bien. J'ai l'impression d'être suspendu dans l'air au-dessus de mon corps.

En lévitation. Je les sens, mes muscles, affaiblis, qui me demandent du repos. Je les écoute. Je les comprends. J'aimerais bien me donner du repos à moi aussi, je fais tout pour y arriver, tout pour me détendre et arrêter de penser. Ça commence à fonctionner, je me sens mieux, je crois même que je souris, ça me surprend, mais c'est agréable comme sensation, tant mieux. La conscience va céder, je le sens, de plus en plus, je sens qu'elle diminue, les idées viennent et repartent comme des flashes de couleur, au hasard, je ne fais plus attention à elles, elles s'estompent et s'effacent sous mes paupières lourdes. Tout disparaît.

Le réveil sonne. C'est l'heure d'aller au travail. Je suis furieux. Là encore, j'ai envie de faire comme dans les dessins animés, le prendre et le jeter en mille morceaux dans un coin. Comme tous les jours, je casse le poing sur le mur et je me retiens : c'est mon téléphone qui me réveille, et un téléphone c'est cher à acheter tous les jours. En plus de ça, je ne pourrai plus avoir de nouvelles de Sarah. On n'a pas gardé contact, mais je peux suivre ce qu'elle poste sur les réseaux.

Toujours le même dilemme : est-ce que je comate quelques minutes de plus pour courir au boulot comme un dératé ou est-ce que je me donne le courage de me lever maintenant pour avoir le temps de prendre la douche, un petit-déj et prendre le métro sans stress ? Ça change en fonction de mon humeur et surtout de mes capacités. Je suis trop épuisé pour courir. CQFD.

Je me lève tout écrasé et je me traîne en caleçon vers la douche. Je tourne le robinet et je sursaute en essayant de respirer : l'eau est glacée, l'eau chaude met du temps à venir, j'attends. Je peux enfin me passer de l'eau. Penser à Sarah m'a donné des envies. Je commence à me toucher là où il faut, mais je n'ai pas le temps de me faire du bien alors j'arrête et je sors en vitesse pour me sécher.

J'enfile quelques vêtements posés sur la chaise. Je m'assieds à ma petite table avec un café et des clopes : il n'y en a qu'une dans le paquet, déjà. Je vais devoir en racheter aujourd'hui, surtout ne pas l'oublier.

Je prends mon téléphone, aucun message, juste des notifications : achetez ci, faites ça, abonnez-vous à ci, formez-vous à ça, famine je ne sais où, guerre éclatée en..., mais ça ne m'intéresse pas tout ça, je zappe, c'est long. Tout ce que je veux voir, c'est si Sarah a posté de nouvelles photos d'elle et ce qu'elle fait de sa vie après moi.

Ça y est, je la vois. Toujours aussi gentille et aussi jolie, avec le même sourire, les larmes en moins. Elle se tient à côté d'un grand mec qui a l'air sorti d'un magazine de mode. En dessous je lis : « Elle a dit oui, trop heureux d'être avec toi mon amour ». Je pose le téléphone. Je prends une bouffée de clope et une gorgée de café rance. J'ai toujours ce galet qui grossit. C'est plus difficile de respirer. Ça passe de moins en moins. J'ai plus mal que d'habitude et j'ai les mains qui tremblent. Je me demande ce qu'il a de plus que moi, je vais sur son profil : il sourit tout le temps, on dirait qu'il a voyagé partout, d'abord sans puis avec elle, avec les deux familles. Tout a l'air parfait. Je sais qu'on ne nous montre jamais tout, ils disent que c'est un miroir déformé de la réalité, mais soyons sérieux, ça ne console personne.

Je ne vais pas faire l'hypocrite. Ça me tue. Je ne vais pas me forcer à leur souhaiter tout le bonheur du monde, je veux qu'elle regrette toute sa vie de m'avoir laissé tomber pour ça. Merde. Je regarde l'heure, avec tout ça, je suis en retard. Je vais être obligé de courir. Juste avant de fermer la porte, je chope un sac en plastique, elle y avait laissé quelques affaires : une écharpe, une bague, un bracelet, des chaussons. Je les avais gardés en attendant de les lui rendre.

Ça ne sert à rien maintenant. Je les mets dans la benne à ordures juste au moment où le camion-poubelle passe et je cours au métro.

Ça y est. Je suis dans une rame. C'est bondé. Ça ne me dérange pas tous ces visages anonymes défigurés par le froid et la fatigue : je ne vois que Sarah. J'ai l'impression qu'elle m'a poursuivi. Je prends vite fait un mouchoir. Je tousse et je me touche le front comme si j'étais au bout de ma vie avec quarante de fièvres. C'est la seule tactique que j'ai trouvée pour me camoufler. Faire le malade. Un homme qui pleure, ça fait toujours homo ou juste ridicule.